

2 Decembre 1805 — Bataille d'Austerlitz

— Oui ! oui !... Vive l'Empereur ! reprirent avec cet accent qui part du cœur tous les soldats qui l'entouraient.

— Ah ! tu veux de la gloire ! dit un autre ; eh bien ! demain on t'en... *flanquera*. Sois tranquille, on t'en... *flanquera*.

Napoléon, vivement ému, ne chercha pas à les éloigner, car il était facile de lire dans ses yeux combien ces preuves d'amour lui étaient précieuses.

— Assez, mes amis ; assez, mes braves, leur dit-il. Depuis longtemps vous m'avez appris à compter sur vous.

Quant à Duroc et à Junot, ils ne pouvaient que pleurer, en cherchant à serrer à la fois toutes les mains des officiers-généraux qui leur étaient tendues.

— Que marmottes-tu tout bas ? demanda Napoléon en s'approchant doucement d'un vieux grenadier, auquel il tira une moustache qui peut-être n'avait pas été coupée depuis le passage des Alpes.

Ce soldat tenait comme ses camarades une torche de paille, dont

le reflet éclairait sa figure brune, partagée horizontalement par une énorme cicatrice :

— Je dis... je dis...

— Répète-moi ce que tu as dit, je te l'ordonne.

Alors le soldat, foulant aux pieds son brandon de paille enflammé afin de l'éteindre plus vite, reprit avec un accent de sensibilité mêlée de rage comique :

— Eh bien ! mon Empereur, je dis que j'aurai un fameux malheur si je ne me fais pas tuer demain pour vous obliger... Napoléon fit un mouvement. — A moins cependant qu'un ordre du jour défende de se faire tuer, parce qu'alors, voyez-vous, Sire, tout le tremblement... n'importe quoi... les Russes... enfin...

Ce soldat l'œil en feu, les mains agitées d'un frémissement convulsif, ne savait plus que dire. Napoléon, qui avait lâché sa moustache, lui prit l'oreille, et, avec ce sourire d'ineffable bonté qui n'appartenait qu'à lui l'interrompit en disant :

— Tais-toi !... Tu ne sera pas tué, je t'en répons... Je ne veux pas que tu sois tué, je te le défends

Et de nouvelles acclamations s'élevèrent de toutes parts.

La nuit était déjà avancée, mais le ciel était splendidement étoilé. Napoléon rentra à la chétive cabane que ses grenadiers lui avaient construite ; avant de prendre un peu de repos, il dit avec émotion aux chefs de corps dont il était entouré :

— Messieurs, cette soirée est la plus belle de ma vie.

Si les Russes avaient pu être témoins de ce qui venait de se passer, sans doute ils eussent perdu leur jactance, et ils n'eussent point parlé aussi légèrement qu'ils le faisaient de cette grande armée « *qu'ils devaient, disaient-ils, anéantir du premier choc et conduire prisonnière en Russie.*

Mais la fortune leur devait la terrible leçon qu'ils reçurent le lendemain. D'ailleurs, Savary avait été témoin de la fatuité de leurs jeunes officiers.

Il en avait rendu compte à l'Empereur, qui lui-même avait reçu l'aide-de-camp russe Dolgorowski, dont l'inconvenance l'eût sans doute indigné si elle ne lui eût fait pitié : mais il se garda bien de détruire cette confiance des Russes en leur supériorité. Des démonstra-

tions de crainte avaient même été faites habilement en présence de cet envoyé d'Alexandre.

Après avoir congédié la majeure partie de son monde, Napoléon s'était étendu sur trois chaises et avait dormi profondément.

Les gens de service, rassemblés autour du feu en dehors de son bivouac, s'étaient couchés sur la terre glacée, enveloppés de leurs manteaux. Depuis cinq jours aucun d'eux n'avait fermé l'œil, et Constant, le premier valet de chambre de l'Empereur, dormait depuis quelques instants, lorsque sur les trois heures et demie, son maître le fit appeler pour lui demander du punch.

Constant aurait donné volontiers les empires d'Autriche et de Russie en échange d'une heure de sommeil de plus, et cependant dix minutes après il apportait le punch qu'il avait fait au feu du bivouac. Napoléon en offrit au grand maréchal, à Berthier et à ses aides-de-camp ; lui-même en but un demi-verre ; le reste fut partagé entre les gens du service.

A quatre heures du matin, le 2 décembre, il est à cheval et parcourt les postes.

Il s'informe de ce que les grand'gardes ont pu apprendre de l'armée ennemie : il apprend que les Russes ont passé la nuit dans l'ivresse ; ils avaient traité avec le plus profond mépris le peu d'Autrichiens échappés aux désastres d'Ulm, et ceux-ci cependant leur avaient conseillé d'agir avec plus de prudence et de circonspection.

Enfin le soleil se lève.

Bientôt les brouillards du matin se dissipent ; chacun des chefs de corps s'approche de l'Empereur, reçoit de sa bouche ses dernières instructions, et part ensuite au grand galop pour rejoindre les troupes.

Lannes court prendre le commandement de la gauche de l'armée ; il a avec lui Suchet et Caffarelli. Bernadotte doit diriger le centre ; les généraux Rivaud et Drouet sont sous ses ordres.

Enfin, Napoléon a confié la droite de son armée au maréchal Soult, dont le corps se compose des divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand. Murat, qui réunit toute la cavalerie sous son commandement, va se placer entre la gauche et le centre. L'Empereur, avec Berthier, Junot et tout son état-major, reste en réserve avec dix bataillons de la vieille garde, dix bataillons du général Oudinot et quarante pièces

de canon. Bientôt il s'élançait lui-même pour passer en revue le front des régiments :

— Soldats, leur dit-il, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui écrase l'orgueil de nos ennemis.

Puis s'adressant au 28^e de ligne, presque tout composé de conscrits du Calvados :

— J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui !

Enfin s'approchant du 47^e :

— Quant à vous, ajouta-t-il, je vous ai surnommé le *Terrible* ! ne l'oubliez pas !

Partout les cris de *vive l'Empereur* ! lui répondent. Une batterie de la garde a donné le signal du combat. Aussitôt Soult s'avance et coupe la droite de l'ennemi.

Lannes marche sur la gauche en s'échelonnant par régiments comme dans un jour de grande parade. Murat s'élançait avec sa cavalerie.

Une canonnade de deux cents pièces s'engage sur toute la ligne ; deux cents mille hommes en viennent aux mains ; c'est un bruit horrible, un choc immense, une épouvantable lutte. Cependant un bataillon du 4^e de ligne se laisse enfoncer par les cuirassiers de la garde impériale russe ; l'Empereur le voit :

— Bessières, s'écrie-t-il en passant rapidement devant lui, portez vos invincibles grenadiers à droite.

Et, sur un mot de Napoléon, Rapp se met à leur tête, en peu d'instants les deux gardes impériales à cheval sont face à face.

Ce ne fut que l'affaire d'un moment : au bout de quelques minutes, soldats, étendards, artillerie, tout était au pouvoir de Rapp. La vieille garde française a vu cet exploit, elle murmure. Quatre fois elle a demandé à grands cris à se porter en avant ; mais d'un geste de la main, Napoléon l'a contenue ; les murmures redoublent.

— Silence ! s'écrie Napoléon d'une voix éclatante.

Alors, malgré leur affection pour lui, ses grenadiers font entendre des plaintes amères :

— Il n'y a jamais rien pour nous ! s'écrie un vieux soldat en pleurant ; et, de rage, il jette son fusil à terre.

Napoléon le voit, et lui souriant sans colère.

— Tu es plus gourmand que les autres ! lui dit-il en lui lançant un regard de reproche.

Sur ces entrefaites, Rapp répara son sabre ; il est brisé ; il est couvert de poudre et de sang ; il amène à sa suite le prince Repnin qu'il a fait prisonnier.

— Sire, s'écrie ce général d'artillerie en s'adressant à Napoléon, faites-moi fusiller : j'ai perdu mes pièces.

— Prince, lui répond l'Empereur, j'apprécie vos regrets ; mais on peut-être battu par mon armée sans cesser pour cela d'être un brave militaire et d'avoir droit à mon estime... Rapp ! que l'épée du prince Repnin lui soit rendue.

Des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leurs gardes, et tentent d'envoyer des secours : mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'est plus douteuse.

Un corps considérable de l'armée russe, qui avait été successivement chassé de toutes ses positions, se trouvait en ce moment dans un bas-fond, acculé à un lac glacé. Napoléon se porte de ce côté avec l'artillerie légère de la garde :

— Sire, faut-il les mitrailler ? demande Berthier.

— Il faut les anéantir tous, répond l'Empereur.

Aussitôt les pièces, au lieu d'être dirigées sur cette masse de soldats, sont pointées sur la glace. Bientôt les boulets et les obus la brisent par larges morceaux sur lesquels des compagnies entières flottent un instant et s'abîment ensuite.

Plus de dix mille hommes périrent ainsi, en poussant d'horribles cris et en maudissant les imprudents souverains qui les avaient ainsi exposés à la colère française. Pendant ce temps, Berthier faisait remarquer à l'Empereur le mal épouvantable que l'artillerie faisait à l'ennemi. Napoléon murmura à voix basse :

— Je n'oublierai jamais que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière. L'artillerie sera désormais la première arme de l'armée française ; mais il faut déplorer le sort de ces braves, qui méritaient d'avoir des chefs plus habiles.

A peine achevait il de parler, qu'hommes, chevaux, canons, caissons, étaient engloutis.

Ainsi finit cette bataille, *véritable combat de géants*, selon l'expression du 30^e Bulletin de la grande armée ; bataille que les soldats ont appelée longtemps la *bataille des trois empereurs*, que d'autres

nommaient la *bataille de l'anniversaire*, et qui a gardé le nom de *bataille d'Austerlitz*, que Napoléon lui imposa lui-même.

Tout le monde avait fait son devoir. En recevant les rapports des chefs de corps, l'Empereur s'écria dans l'excès de son ravissement :

— Il me faudrait une puissance plus qu'humaine pour récompenser dignement tous ces braves !

Après la victoire, Napoléon ne se donna pas de repos. Il avait terminé avec l'ennemi ; il se devait à ses soldats. Pendant toute la soirée et plusieurs heures de la nuit, il parcourut le champ de bataille pour faire enlever les blessés.

Ceux-ci, en le reconnaissant, oubliaient leurs souffrances, et une seule de ses paroles les transportait d'enthousiasme. Pour lui, il se montrait à leur égard affectueux et plein de soins ; à chaque blessé il laissait une garde pour le faire transporter dans les ambulances.

Dans la nuit, tous les Français furent pansés. C'est ainsi qu'après avoir subjugué ses soldats par son génie, il les séduisait par sa prévoyance, se montrant non moins empressé à les secourir que prompt à leur commander des actes périlleux.

Aussi, disposait-il des cœurs de tous ces hommes, non moins que de leurs bras ; aussi, fiers de participer à sa gloire, rapportaient-ils tous leurs actes à lui, ne cherchant pas d'autres récompenses à leurs peines que son approbation.

Dans la soirée de la bataille d'Austerlitz, quand les soldats, se reposant au bivouac, voyaient passer des officiers de l'état-major, ils leur criaient en riant :

— L'Empereur a-t-il été content de nous ?

Il répondit à leurs vœux par la proclamation suivante :

« Soldats de la grande armée ! disait-il, je suis content de vous !
 « vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais
 « de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortalité
 « le gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les
 « empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre
 « heures, coupée, dispersée, vaincue ; ce qui a échappé au feu s'est
 « noyé dans le lac.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de
 « Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente

« mille prisonniers, sont les résultats de cette journée à jamais mémorable.

« Soldats ! lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; et cette couronne de Fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis !... Projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur vous avez anéantis et confondus !... Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver que de nous vaincre.

« Soldats ! lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre belle patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez toujours l'objet de ma sollicitude. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : — J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : — Voilà un brave ! »

Parmi ceux qui se distinguèrent à la mémorable journée d'Austerlitz, on peut citer, dans le corps du maréchal Lannes, les généraux de division Suchet et Caffarelli ; dans celui de Bernadotte, Rivaud et Drouet ; dans celui de Soult, Legrand et cet honorable et vaillant Saint-Hilaire qui, blessé au commencement de l'action, n'en resta pas moins tout le jour sur le champ de bataille ; dans celui de Davoust, Friant et Gudin.

Pour la cavalerie, commandée, comme on sait, par Murat, il faudrait nommer tous les généraux et tous les colonels ; cependant on doit distinguer Kellermann, Walther, Beaumont, d'Hautpoul et Nansouty. Valhubert seul mourut de ses blessures.

« Je voudrais avoir plus fait pour vous, écrivit-il à ses derniers moments à Napoléon ; dans une heure je ne serai plus. Je n'ai pas besoin de vous recommander ma femme et mes enfants. »

La recommandation était en effet superflue : ce genre de dette fut toujours sacré pour Napoléon. Le général Valhubert, renversé par un éclat d'obus qui lui brisa la cuisse, voyant des soldats accourir pour l'enlever, leur avait crié :

— Arrêtez ! mes amis ; souvenez-vous de l'ordre du jour : vous me relèverez après la victoire.



Le fusillier Carpentier du 41^e de ligne, blessé mortellement, ne voulut jamais que ses camarades le portassent à l'ambulance :

— Vous n'y pensez pas, leur disait-il ; j'aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans les mains des carabins : au moins je serai sûr de n'être pas enterré en détail.

Le grenadier Trigaud du 47^e, atteint d'un biscaien qui lui traversa la poitrine de part en part, demande à l'issue de la journée, au chirurgien qui s'appêtait à lui donner ses soins, s'il croit qu'il vivra jusqu'au lendemain. D'après la réponse indécise de ce dernier, qui n'ose lui dire toute la vérité, Trigaud ajoute d'un ton philosophe :

— *Sapristi!* c'est contrariant de mourir aujourd'hui : demain ça m'eût été égal.

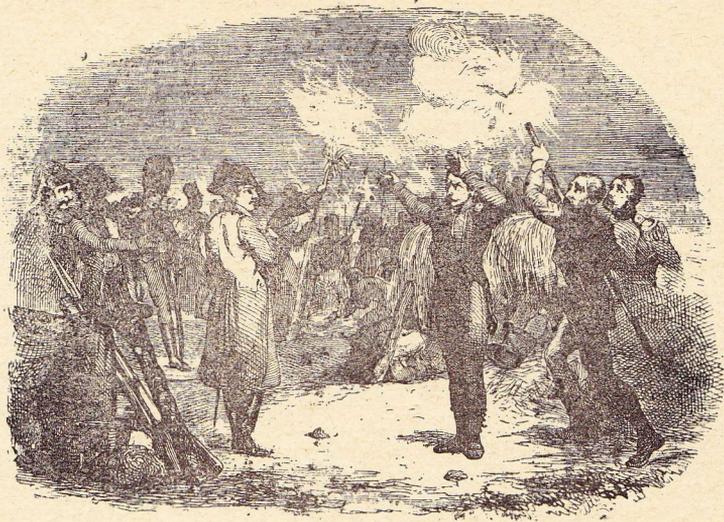
Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'Impératrice le courrier de son cabinet, *Moustache*, pour lui annoncer la nouvelle.

Joséphine était alors aux Tuileries. Tout à coup, à onze heures du soir, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

— C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! s'écrie Joséphine en s'élançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation.

En même temps, les mots de *victoire*, d'*Empereur*, d'*Austerlitz*, répétés par une foule de serviteurs du palais, retentissent à son oreille.

Impatiente, elle s'élanche et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, *Moustache* couvert de givre, le visage cris-



pé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle.

Ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter.

— Oui, Madame, reprend Moustache avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'Empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi!...

L'Impératrice souriait ; elle tira de son doigt un magnifique brillant qu'elle donna à Moustache, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

— Tenez, voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer, vous devez en avoir grand besoin.

— Impossible ! Madame ; S. M. l'Empereur et Roi m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne en me disant : « Moustache cours sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens de même, parce que j'ai quelque chose à te faire porter à Constantinople après : va ! te dis-je, tu embrasseras ta femme une autre fois. »

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

— Adieu donc, reprit-elle, car il faut avant tout que les ordres de l'Empereur soient exécutés.

Le brave Moustache, ancien brigadier des guides d'Italie et

d'Égypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite ; depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers.

Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle et le portaient ainsi, comme Sancho Pança à son entrée dans l'île de Barataria, sur un autre cheval qui repartait au galop. Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de l'Impératrice, lorsqu'on l'entendit se plaindre et proférer des imprécations.

— S'il le faut que je me repose un quart d'heure à Paris, s'écria-t-il, je suis un homme déshonoré, je me brûle la cervelle !

Et, de désespoir, il s'arrachait les cheveux. Joséphine, inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe.

On revint bientôt la tranquilliser. C'était Moustache : il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du factionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé raide mort, dès les premiers pas dans la cour des Tuileries.

Le soir même de la bataille, Napoléon avait dit aux officiers généraux de son état-major :

— J'ai déjà livré trente batailles comme celle-ci ; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si complète et où les destins aient été si peu balancés.

L'armée s'était mise en mouvement pour suivre l'ennemi dans sa retraite ; Napoléon, toujours à cheval et accompagné d'une partie de la cavalerie de la garde, reprit le chemin d'Austerlitz.

Arrivé dans ce bourg, il descendit à un château appartenant au prince de Kaunitz, beau-frère de Metternich, et y établit son quartier-général pour la nuit.

Un grand feu avait été allumé dans une vaste salle au rez-de-chaussée ; une petite table était dressée devant la cheminée, et Napoléon s'assit pour déjeuner, car, excepté le demi-verre de punch qu'il avait bu le matin avant le jour, il n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures.

Tandis qu'il dévorait une cuisse de poulet froid qu'on n'avait pas même eu le temps de faire dégeler, on vint lui annoncer que les officiers-généraux faits prisonniers pendant la bataille et qui suivaient le quartier-général étaient arrivés.

— Amenez-les moi, je veux les voir et leur dire ma façon de penser.

Ces prisonniers furent introduits dans la salle ; ils étaient au nombre de neuf. Napoléon leur parla avec douceur et chercha à leur faire oublier leur malheur.

Lui qui s'irritait si facilement contre les obstacles, et qui traitait quelquefois avec tant de hauteur quiconque osait résister à son inflexible volonté, n'était plus le même homme lorsque, vainqueur, il se trouvait en présence de ses ennemis vaincus.

Il les consolait ; et ces consolations, nous pouvons l'assurer, ne résultaient pas d'un mouvement d'orgueil dissimulé sous les dehors d'une feinte générosité ; elles étaient, chez lui, l'effet naturel de la magnanimité de son caractère.

Au reste, ces généraux étrangers faisaient peine à voir : sans épée, les vêtements en désordre, ils s'inclinèrent respectueusement devant lui et gardèrent un morne silence ; ce fut Napoléon qui le rompit le premier :

— Messieurs, leur dit-il avec bonté, je sais combien un général est malheureux après la perte d'une bataille ; moi-même je l'ai éprouvé il y a six ans, lorsque j'ai été obligé de lever le siège de Saint-Jean-d'Acre. Si j'étais parvenu de prendre la place d'assaut, je crois que j'aurais étranglé de mes mains le féroce Djeddar ; mais s'il s'était rendu, je l'aurais traité avec distinction... comme on vous traitera vous-mêmes, Messieurs, ajouta-t-il avec une émotion pleine de dignité ; car je souffre de votre douleur ; je la respecte et l'apprécie.

On lui nomma ses prisonniers les uns après les autres.

Parmi eux se trouvait le général de Langeron, Français, et qui, de même que Napoléon, avait été élevé à l'École-Militaire de Paris. Après avoir émigré, au commencement de la Révolution, avec une partie de sa famille, originaire de l'ancienne province de Bourgogne il était allé en Russie, où il avait accepté du service.

Plus tard, Napoléon, premier Consul, lui avait fait offrir de lui rendre les biens de sa famille, à la condition qu'il rentrerait en France ; mais le comte de Langeron avait refusé ses offres généreuses. Aussi, dès que l'Empereur entendit prononcer le nom de ce transfuge, il fronça le sourcil :



— Celui là est plus à plaindre que les autres, dit-il à demi-voix et en détournant la tête ; cependant il lui adressa la parole :

— Qui commandait votre armée ce matin ? lui demanda-t-il d'un ton d'indifférence.

— Sire, c'était l'empereur Alexandre.

Napoléon laissa échapper un signe d'impatience.

— Je vous demande le nom du général en chef qui commandait l'armée russe, répéta-t-il.

— Le général Kutusow, Sire.

— A la bonne heure, car l'empereur Alexandre est encore trop jeune pour diriger les opérations d'une armée aussi nombreuse qu'était la vôtre ; je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait jamais reçu le baptême du feu avant cette journée.

— Sire, répliqua respectueusement le général, croyant peut-être flatter l'amour-propre du vainqueur, Votre Majesté n'est guère plus âgée que l'Empereur mon maître (Napoléon releva la tête), et cependant elle a déjà gagné plus de vingt batailles.

— Monsieur, dites quarante, interrompit Napoléon avec un demi-sourire, et vous ne vous trompez pas. Votre maître, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, a huit ans de moins que moi (Napoléon avait alors trente-six ans et Alexandre vingt-huit) ; mais peut-être aussi ai-je un siècle de plus que lui ; il est vrai qu'il n'a pas été élevé à la même école que vous et moi.

Puis, rompant tout à coup la conversation et versant du vin dans un gobelet d'argent qu'il avait devant lui, il le fit présenter au général en lui disant :

— M. de Langeron, buvez : ceci ne peut vous faire que du

bien.

Comme ce prisonnier, après s'être incliné en signe d'adhésion et de remerciement, portait le gobelet à ses lèvres...

— Un moment, M. de Langeron, reprit l'Empereur en lui lançant un regard indicible : je dois vous prévenir que c'est du vin de France... du vin de Bourgogne, ajouta-il en appuyant sur le mot.

Un silence suivit cette petite vengeance, bien pardonnable de la part d'un souverain qui avait devant les yeux un sujet pris les armes à la main en combattant contre son pays.

Enfin, Napoléon reprit la parole et dit aux compagnons du général, avec un accent incisif et bref qui faisait que jamais aucune de ses paroles n'était perdue :

— Messieurs, je plains d'aus*i* braves gens que vous d'être victimes d'un cabinet (le cabinet anglais) qui ne craint pas de compromettre la dignité des nations en trafiquant des services de ses généraux. Maintenant que vos noms me sont connus, je vous dirai qu'à l'exception d'un seul (ici l'Empereur jeta un regard de côté au comte Langeron), vous avez tous honorablement combattu. Mais examinez la conduite de ceux qui vous ont abusés : est-il rien de plus inique que de venir, sans déclaration de guerre, me prendre brusquement à la gorge ? N'est-ce pas se rendre coupable du crime de les nations ? N'est-ce pas trahir l'Europe civilisée que de jeter chez elle des hordes de Barbares ?... oui, de Barbares ; car *grattez le Russe vous trouverez bientôt le Tartare*... En bonne politique, l'Empereur d'Autriche au lieu de m'attaquer aurait dû rechercher mon alliance pour les refouler dans le Nord.

Son pacte avec mes ennemis sera dans l'histoire une chose monstrueuse à laquelle on aura peine à croire ; *C'est l'alliance des chiens, des bergers et des loups contre les moutons*... Il est très-heureux pour vous que je n'aie pas succombé dans cette lutte injuste où j'ai été provoqué. Peut-être vos maîtres paieront-ils cher, un jour, cette lutte contre moi.

A ces mots, Napoléon fit un signe à l'officier d'état-major à la garde duquel les prisonniers avaient été confiés ; celui-ci s'approcha, et on entendit l'Empereur lui recommander à voix basse d'avoir pour ces étrangers les plus grands égards, et de veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. Il était près de minuit. Les officiers d'ordonnance

envoyés à la découverte revinrent annoncer que l'ennemi se retirait sur Gœding.

A minuit et demi, plusieurs rapports parvinrent à l'Empereur ; il les lut tous ; puis Junot vint lui annoncer l'arrivée de M. de Haugwitz, envoyé du roi de Prusse.

— Je l'attendais ! s'écria Napoléon ; qu'il entre.

Ce ministre présenta à l'Empereur un papier cacheté qu'il tira de la poche de son habit avec quelque difficulté. En recevant la lettre de son frère de Prusse, Napoléon sourit, la lut deux fois, et fixant sur l'envoyé prussien des regards qui semblaient fouiller jusqu'au fond de sa conscience, il lui dit en repliant la lettre :

— Monsieur le baron, voilà un compliment dont la Fortune a changé l'adresse, c'est bien,

Et d'un geste poli il fit signe de se retirer,

— Il a une de ces figures que je n'aime pas, reprit Napoléon aussitôt après le départ du ministre.

— Sire, répliqua Junot, il est vrai que M. de Haugwitz a fait une singulière grimace en prenant congé de Votre Majesté.

— Et puis il faut avouer qu'il n'est pas beau. Je parierais qu'il avait deux lettres dans sa poche. As-tu remarqué le temps qu'il a mis à chercher celui des deux paquets que la bataille de ce matin a rendu bon ?

Junot se rangea de son avis.

— J'aurais bien ri, reprit Napoléon en se frottant les mains, s'il s'était trompé ; si, au lieu de me donner celui-ci, qui n'est qu'une plate félicitation de ma victoire, il m'eût donné l'autre, qui devait être une bonne déclaration de guerre. A ma place, un Turc l'eût fait fouiller.

— Grâce à Dieu, Sire, on sait que Votre Majesté n'est pas un Turc, répliqua Junot en souriant.

— Oui, mais nous les connaissons, ces messieurs-là, n'est ce pas mon brave Junot ? Toi surtout, tu les as vus de près.

En disant ces mots, l'Empereur avait pris la joue de son aide-de-camp et l'avait pincé d'une manière toute amicale.

— Au surplus, ajouta-t-il, je suis curieux de savoir ce que me dira l'empereur d'Autriche demain ; tu sais qu'il m'a fait demander une entrevue à quelques lieues d'ici. Va te reposer, mon vieil ami,

je vais en faire autant. S'il arrive quelque chose, tu m'éveilleras, je le veux.

Junot quitta l'Empereur en essuyant une larme qui avait coulé de ses yeux.

Le lendemain 3 décembre, à huit heures du matin, par un magnifique soleil, mais aussi par un froid de douze degrés, Napoléon sortit du château du prince de Kaunitz pour se rendre, en suivant la grande route d'Hollitsch; à un moulin situé devant les avant-postes de Bernadotte, à trois lieues et demie environ d'Austerlitz; c'était le lieu qui avait été assigné pour rendez-vous.

L'Empereur n'allait qu'au pas de son cheval, parcequ'il avait voulu que toute sa garde l'accompagnât.

En mettant pied à terre, il fit faire des feux, et il se mit à promener, les deux mains dans les poches de sa redingote grise, et à frapper de ses pieds la terre durcie par des gelées continues, en attendant qu'on vînt l'avertir de l'arrivée de l'empereur d'Autriche.

La garde, à deux cents pas en arrière, était en bataille, l'arme au bras; les soldats avaient suivi l'exemple du *Petit-Caporal*, et marquaient le pas pour se réchauffer les pieds.

On ne tarda pas à annoncer le monarque autrichien, qui arriva, lui, dans une bonne berline bien close. Il était accompagné des princes Jean et Maurice de Lichtenstein, des généraux Kienmayer, Bubna et Sutterheim, ainsi que de plusieurs officiers supérieurs de hulans qui s'étaient joints à une escorte de hussards hongrois.

Celle-ci, de même que l'escorte des guides, resta à deux cents pas du lieu de l'entrevue. Napoléon alla à pied à la rencontre de l'empereur François, et l'embrassa en l'abordant.

Le prince Jean de Lichtenstein suivit son souverain jusqu'auprès du feu de Napoléon, et resta pendant toute la conférence. Le maréchal Berthier demeura auprès de Napoléon, qui dit à François, en promenant ses regards sur la plaine immense qui était autour de lui:

— Sire, pardonnez-moi de vous recevoir de cette façon; mais voilà le seul palais que j'habite depuis trois mois.

— Ma foi, Sire mon frère, reprit François en souriant, vous tirez si bon parti de cette habitation qu'elle doit vous plaire.

Napoléon ne répondit que par un petit mouvement de tête.

En ce moment Berthier et le prince de Lichtenstein s'étant un



peu éloignés, autant par respect que par discrétion, il n'est resté de l'entretien des deux empereurs que le récit tiré des bulletins que Napoléon, comme on sait, dictait toujours lui-même.

Libre à chacun d'en croire ce qu'il voudra ; toujours est-il que les deux monarques convinrent d'un armistice. L'empereur d'Autriche en sollicita un second pour les débris de l'armée russe qui fut accordé. Cette entrevue dura plus de deux heures. Les deux souverains se quittèrent en s'embrassant de nouveau. Tous les officiers français et autrichiens coururent où le devoir les appelait. Ils entendirent distinctement Napoléon dire à François, tout en le reconduisant à sa voiture :

— Je consens à tout, pourvu que Votre Majesté me promette de ne plus me faire la guerre.

— Je vous le jure, répliquait François, et je tiendrai ma parole. Le jour commençait à baisser lorsque Napoléon rejoignit à pied son armée. L'empereur d'Autriche partit en berline comme il était venu.

— Comment se fait-il, dit chemin faisant Napoléon à ceux de ses aides-de-camp qui marchaient à ses côtés, que l'empereur d'Autriche, qui a autour de lui des hommes si sages et de si grande distinction, laisse mener ses affaires par des sots et des intriguants ?

Arrivé au feu de son bivouac, il semblait préoccupé et très-indécise de ce qu'il voulait faire, lorsque tout à coup, paraissant se raviser, il laissa échapper ces mots, qui sans doute s'appliquaient encore à François :

— Assurément cet homme me fait faire une *bêtise*, car je pourrais

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS